

Festivals

Léo Bonneville and Élie Castiel

Number 161, November 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50131ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, L. & Castiel, É. (1992). Review of [Festivals]. *Séquences*, (161), 6–8.

jeune écrivaine, est entraînée dans un univers de violence et de voyeurisme après avoir emménagé dans un nouvel appartement. Le titre fait référence à la forme phallique du gratte-ciel où se passe l'action.

BRANAGH RETROUVE ENFIN SHAKESPEARE

Kenneth Branagh vient à peine de terminer son nouveau film, **Peter's Friends**, qu'il s'appête à tourner le suivant: **Much Ado About Nothing**, d'après Shakespeare. Filmé en Italie, cette production mettra en vedettes, aux côtés de Branagh lui-même, sa femme Emma Thompson, Keanu Reeves, Michael Keaton et Denzel Washington.

Les ailes du désir : DEUXIÈME PARTIE

Wim Wenders a réuni une équipe d'interprètes surprenante pour la suite de son film **Les Ailes du désir**: Otto Sander, Bruno Ganz, Peter Falk et nul autre que Mikhaïl Gorbachev ! Le tournage a débuté en octobre à Berlin.

LITTÉRATURE ET CINÉMA

Fort du triomphe public et critique de son **Howard's End**, James Ivory persiste dans l'illustration d'oeuvres littéraires. Il s'attaque cette fois à un roman japonais de l'écrivain Kazuo Ishiguro, adapté par l'auteur Harold Pinter. **Remains of the Day** mettra en vedette Emma Thompson, Anthony Hopkins et Christopher Reeve. Le film est tourné en Angleterre. Pendant ce temps, l'Américain Gus Van Sant Jr porte à l'écran un roman de Tom Robbins intitulé **Even Cowgirls Get the Blues**. Keanu Reeves en sera l'interprète principal. Richard Donner se tourne quant à lui du côté d'Ann Rice, auteure admirée de romans fantastiques, dont il porte à l'écran le livre **The Witching Hour**. Enfin, l'ambitieux Oliver Stone prend les bouchées doubles en adaptant non pas un mais deux livres à la fois: **Child of War** et **Woman of Peace**. Tout cela pour un film intitulé modestement **Heaven and Earth**, troisième volet de la trilogie que le cinéaste consacre à la Guerre du Vietnam qui comprend déjà **Platoon** et **Born on the 4th of July**.

Martin Girard



Dix ans déjà! Et le *Carrousel de Rimouski* tourne en toute quiétude. Il faut dire que ces dix ans d'expérience l'ont convaincu de l'importance d'un festival consacré aux enfants. Unique en son genre, il met à contribution les jeunes eux-mêmes. Non seulement ils sont appelés à voir un film, mais aussi à *toucher* au cinéma. C'est ainsi que, cette année, on a lancé *ciné-impro*. Des semaines avant l'ouverture du *Carrousel*, trois équipes se sont formées pour réaliser un film de trois minutes selon leur propre scénario. Si les jeunes disposaient d'un décor fourni et de tous les accessoires nécessaires, ils avaient à établir le découpage, à trouver les acteurs et à réaliser un film. Il fallait voir le délire de ces jeunes qui manifestaient que leur *rejeton* frôlait le chef-d'oeuvre! C'est dans l'enthousiasme que l'on crée! Autre activité, plus rapide et plus spontanée, l'*animathon*. Sur un thème donné — le feu de la Saint-Jean — une dizaine d'équipes de plus jeunes — une semaine avant l'ouverture du *Carrousel* — ont été invitées à créer un film avec des moyens plus modestes. Chaque membre y apportait sa contribution. Là encore, ce travail d'équipe et de création est de bon augure pour l'avenir.

Quant à la programmation, elle offrait huit longs métrages et quatorze courts métrages venant de quatorze pays. Pour juger ces films, un jury de jeunes entre 14 et 17 ans venant de la France, de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne, du Portugal, de la Suède, de l'Autriche et du Canada se sont réunis régulièrement sous la présidence et la vice-présidence de Guillaume Lemay-Thivierge et son frère Vincent.

Tout au cours de la semaine, des classes entières ont envahi la grande salle du Centre civique pour suivre les exploits de jeunes «héros». Et à voir avec quelle attention les enfants suivaient les films, on peut affirmer qu'ils n'ont pas perdu leur temps.

De plus, deux oeuvres classiques sont venues ravir jeunes et moins jeunes. D'abord l'émouvant **Jeux interdits** de René Clément (1951) interprété admirablement par deux enfants, Brigitte Fossey et Georges Poujouly. Et aussi **Roméo et Juliette** de Franco Zeffirelli (1967) avec les jeunes acteurs Olivia Hussey et Leonard Whiting qui a fait le voyage de Londres pour venir présenter le film. Quel homme agréable et charmant qui a su conquérir les invités par son humour et sa disponibilité!

Cette année, le jury s'est donné des airs oscariens en donnant les récompenses pour le meilleur film, pour la meilleure comédienne et le meilleur comédien au film américain **Alan and Naomi**, personnages incarnés par Lukas Haas et Vanessa Zaoui. Cette jeune interprète présente ne cessait d'aller recueillir les *camérios* (trophées). Lorsqu'on l'a déclarée la meilleure interprète, l'émotion était trop forte et les larmes perlèrent sur son visage. Elle remercia le jury en un excellent français (sans accent!), promettant avec ferveur qu'elle reviendrait à Rimouski.

Au cours de cette semaine, le *Carrousel* a reçu plus d'une centaine d'invités parmi lesquels la Ministre Monique Vézina, la présidente de l'Office national du film, Mme Joan Pennefather, Mme Ginette Reno, les cinéastes André Melançon et François Labonté, etc.

Ce reportage serait incomplet sans dire un mot de l'atmosphère qui régnait durant le *Carrousel*. Organisateur, invités, spectateurs, tous confondus, formaient une véritable famille dont on sentait l'affinité et les goûts. C'est dire avec quel *charisme* toute l'équipe du *Carrousel* parvient à créer ce climat chaleureux et sympathique. C'est une note que des gens soucieux de l'éducation de leurs cadets donnent avec une tonalité joyeuse. Il est impossible de l'oublier.

Léo Bonneville

Alan & Naomi de Sterling Van Wagenen





17e FESTIVAL OF FESTIVALS (TORONTO)

Toujours prisé par un public qui lui voue un culte sans précédent, le désormais célèbre *Festival of Festivals* de Toronto a su gagner la faveur des critiques en créant une association harmonieuse et équitable entre l'événement et les représentants des divers média. La politesse, la courtoisie, la patience et surtout la disponibilité manifestées par le personnel au service de presse et par les organisateurs sont des critères qui méritent notre admiration.

Outre les sections habituelles (*Gala*, *Contemporary World Cinema*, *The Edge*, ...), le festival rendait, cette année, trois hommages: au cinéma iranien, à la réalisatrice de Hong Kong, Sylvia Chang, et au CFMDC (Canadian Filmmakers Distribution Centre).

Séquences n'était présente à Toronto que les quatre derniers jours du Festival. Il nous est donc impossible d'en faire un bilan adéquat. De la prestigieuse section Gala, quelques films à retenir feront, en principe, l'objet d'une critique dans nos prochains numéros. On soulignera, entre autres, *Mr. Saturday Night* de Billy Crystal, *Waterland* de Stephen Gyllenhal, *A River Runs Through It* de Robert Redford, *Of Mice and Men* de Gary Sinise, *Peter's Friends* de Kenneth Branagh, et *Como aqua para chocolate* de Alfonso Arau.

Le peu de temps que nous avons à notre disposition nous a quand même permis de voir des oeuvres qui, pour la plupart, ont des chances de sortir au Québec.

Bad Lieutenant — États-Unis — Abel Ferrara

Avec *Ms.45* (1981), *China Girl* (1987) et *King of New York* (1990), Abel Ferrara nous frappait d'abord par ses qualités les plus manifestes pour le spectacle cinématographique, notamment la rigueur d'un scénario sans artifices et la vivacité d'une mise en scène entretenant une tension continue. Presque cinéaste-culte du New York nocturne filmé avec un raffinement glacé, Ferrara exécute un revirement idéologique inattendu dans *Bad Lieutenant*, véritable descente aux enfers d'un flic sans scrupules, magnifiquement campé par un Harvey Keitel en pleine possession de ses moyens. Mais le récit sert de prétexte à une introspection de l'âme humaine. Soulevant le thème de la rédemption, le cinéaste soumet son personnage aux pires excès de la chair jusqu'à ce qu'il trouve la grâce avant qu'il ne soit abattu de deux balles de fort calibre. Il s'agit d'un film dur, sans concessions, à effets gratuits par moments, mais dont le traitement imparable du plan-séquence manifeste un savoir-faire indéniable.

Braindead — Nouvelle-Zélande — Peter Jackson

Le fait que Peter Jackson soit né le jour de l'Halloween en 1961 aurait-il influencé sa démarche cinématographique? Tout semble l'indiquer si l'on en juge par le titre de sa précédente réalisation: *Bad Taste*. Impossible de raconter ce qui se passe dans *Braindead*. En gros, il est question d'une maman autoritaire et méchante qui, à la suite d'une morsure par une espèce animale rare, se transforme en un monstre hideux, avide de chair et de sang humains.

Utilisant les clichés les plus écoulés du genre fantastique (scènes de transformations, excès macabres, suspense, accumulation d'effets spéciaux, bande-son appropriée), Peter Jackson s'en donne à coeur joie et c'est dans un esprit purement ludique qu'il communique son enthousiasme aux participants d'une orgie grand-guignolesque, véritable happening d'horreur d'un humour intransigeant, d'un goût joyeusement douteux, exemple-type de film-culte pour projection de minuit.

Brother's Keeper — États-Unis — Joe Berlinger/Bruce Sinofsky

Dans une petite localité rurale, quelque part dans l'État de New York, quatre frères célibataires et très peu instruits vivaient en paix dans leur ferme jusqu'au jour où l'un d'eux est accusé de la mort de l'un de ses frères, asphyxié durant son sommeil. Lors du procès, des témoignages abondent: certains accusent les frères d'avoir entretenu des relations homosexuelles incestueuses. D'autres, au contraire, confirment leur probité morale. Finalement, celui qu'on accuse de crime fratricide est acquitté par des jurés qui voient en lui un être sensible, honnête, incapable d'une telle lâcheté.

Employant des techniques du cinéma vérité, les cinéastes ont réalisé un document émouvant proche de la fiction sur les aléas du système judiciaire aux États-Unis, en même temps qu'une fable populaire sur l'esprit de camaraderie et d'entraide qui règne dans les petites localités. Il en résulte un film édifiant, forçant le spectateur à remettre en question certaines de ses convictions.

Brother's Keeper de Joe Berlinger et Bruce Sinofsky



El Mariachi — États-Unis — Robert Rodriguez

Parodie du western urbain rappelant à s'y méprendre le premier épisode de la série des *Mad Max*, le premier long métrage de Robert Rodriguez se démarque de la plupart des films à petit budget par le fait qu'il est distribué par un major (la Columbia), normalement habitué à des produits lucratifs. Et dire que *El Mariachi* n'a coûté que de maigres 7 000 \$. Ce qui n'enlève rien à ses petites prouesses formelles: le jeune réalisateur s'est lui-même occupé du montage, de la prise de son et de la direction photo. Le résultat donne un film au rythme trépidant et au sens précis du détail dans la mise en scène.

For A Lost Soldier (Vor een Verloren Soldaat) — Pays-Bas — Roeland Kerbosch

En adaptant un roman autobiographique de Rudi van Dantzig, le cinéaste Roeland Kerbosch nous raconte le récit d'une brève histoire d'amour dont les protagonistes sont hors du commun. Il s'agit d'un jeune garçon d'une douzaine d'années et d'un jeune homme au début de la vingtaine. Évitant le graphisme opulent et les détails suggestifs, le cinéaste parvient tout de même à créer une atmosphère sensuelle autour de ce couple «interdit». Il est difficile de le juger tant l'atirance des deux êtres est honnête et réciproque. *For A Lost Soldier* présente, par ailleurs, une approche novatrice du thème de l'homosexualité dans la mesure où, dès le début, le jeune enfant est conscient de sa différence et qu'il fait tout son possible pour l'assumer. Ce que le film offre en perspective se résume en une sorte de théorie voulant que l'homosexualité puisse aussi être une particularité innée et non seulement un choix.

Dans les années 50 et 60, les petits romans à sensations racontant les aventures de femmes homosexuelles se terminaient par la mort de l'héroïne, coupable de sentiments illicites. Mais par la même occasion, ce genre de littérature permettait à de nombreuses lectrices d'assumer plus ouvertement leurs tendances. Quarante ans plus tard, quelques femmes âgées de 40 à 70 ans se livrent devant la caméra et témoignent de la difficulté de vivre leur sexualité à une époque où la

morale dominante désapprouve tout écart de conduite. Certaines se sont mariées pour échapper à la critique de leur entourage, mais ont quitté leur mari lorsqu'elles ont décidé d'affirmer leur sexualité. D'autres ont choisi d'assumer leur besoin sexuel dès qu'il s'est manifesté. **Forbidden Love** est un film émouvant, drôle et attachant qui éveille chez le spectateur l'esprit non pas de tolérance, mais de totale acceptation. Aerlyn Weissman et Lynne Fennie ont réussi un documentaire où les quelques éléments de fiction apportent une nouvelle dimension.

Moscow Parade (Prorva) - Russie/France - Ivan Dykhovichny

L'originalité du film de Dykhovichny réside dans le traitement: un mélange de classicisme issu du cinéma soviétique d'avant la perestroïka et de la nouvelle mise en situation dépourvue de limitations. **Moscow Parade** est un film qui respire la liberté de tourner mais, paradoxalement, on ressent un certain étouffement dans la mise en scène. Et c'est peut-être là une question de choix. Par contre, le traitement de la couleur témoigne d'une véritable recherche formelle. Les héros de cette histoire sont des artistes pour qui la réalité «stalinienne» ne devient évidente que lorsque leur vie se transforme en cauchemar quotidien.

Nous avons également vu **Romper Stomper** de l' Australien Geoffrey Wright. Une bande de Skin Heads de Melbourne s'attaque à de jeunes Asiatiques. À partir de cette fiction, nous assistons à un premier long métrage d'une violence omniprésente, mais loin d'être gratuite.

Nous reviendrons sur **Passion Fish**, le tout dernier film de John Sayles offrant, cette fois-ci, ses services à un cinéma grand public. Mary McDonnell et Alfre Woodard dominent la distribution. **Mac** de John Turturro nous a paru d'un égocentrisme démesuré et d'une longueur exaspérante. **Equinox** est sans aucun doute l'oeuvre la moins maîtrisée d'Alan Rudolph, et **Twist** de Ron Mann est un documentaire dont le seul intérêt est de faire «bouger» le spectateur. C'est déjà quelque chose.

Élie Castiel

IL S'EN PASSE DES CHOSES DANS LES SALLES DE BAIN DE STANLEY KUBRICK!

— Alex (Malcolm McDowell) chante *Singin' in the Rain* dans son bain pendant que l'écrivain en chaise roulante (Patrick Magee) rage derrière la porte.

— À la fin, Alex s'amuse avec une fille nue dans un bain de mousse entouré de dignitaires.

La nouvelle distribution en salles du chef-d'oeuvre de Stanley Kubrick, **A Clockwork Orange**, offre au cinéophile l'occasion, très rare de nos jours, de redécouvrir un film marquant des années 70. Il fait désormais l'objet d'un culte et qui est depuis longtemps disponible sur vidéo. Rien ne vaut la projection 35 mm dans une salle aussi performante que l'*Impérial* à Montréal, car le film a été conçu pour être apprécié au maximum sur un grand écran, où l'éclat des personnages, la profondeur de champ, les effets d'éclairage et de montage prennent une toute autre signification que lorsqu'ils sont perçus à travers les dimensions très réduites du téléviseur.

Toutefois, la technologie du vidéodisque vient quelque peu remettre en question cette affirmation, puisque l'exceptionnelle qualité de l'image et l'impressionnant rendement sonore, jumelés bien sûr à un moniteur vidéo et à un système de son performants, réussissent pratiquement à restaurer l'intégralité esthétique de l'oeuvre cinématographique, les dimensions de l'écran en moins, évidemment. Quoique le spectateur muni d'un écran vidéo de 130 cm (50 po) et d'un système de reproduction ambiophonique (ou Dolby Surround) ne regrettera plus jamais les multisalles de ce monde.

A Clockwork Orange est maintenant disponible sur vidéodisque, de même que la plupart des autres films de Kubrick. Ce nouveau support nous offre le format de l'image originale (appelé «letterbox» à cause des bandes noires que l'on retrouve en haut et en bas de l'écran) et un son digital d'une très grande qualité. Stanley Kubrick en a



Barry Lyndon

lui-même supervisé la reproduction, comme il s'est également occupé des éditions lasers de **2001 — A Space Odyssey** et de **Barry Lyndon**. Pour **Dr. Strangelove**, qui devrait sortir bientôt, Kubrick a lui-même rephotographié chacune des images tirées de sa copie personnelle, puisque les copies existantes de ce film en noir et blanc étaient toutes défectueuses. On reconnaît bien là la minutie maniaque de cet artiste de génie. En prime, il nous offrira en annexe la légendaire séquence burlesque des tartes à la crème que se lancent militaires et politiciens dans la salle de guerre du Pentagone, séquence qui avait été coupée au montage.

Nul besoin de se demander pourquoi Kubrick tourne si peu, il passe son temps à prendre soin de son oeuvre. C'est peut-être pour nous faire patienter que Warner Bros. a redistribué **A Clockwork Orange**, à moins que ce ne soit pour influencer le choix de Kubrick qui, après cinq films avec la Warner, se voit libre de travailler avec la firme qui lui convient. Et les offres ne manquent pas : apprenant que le maître vient de terminer un scénario (dont on ignore tout, comme d'habitude), le chef de la Paramount, Brandon Tartikoff, s'envole sur le champ pour Londres afin d'être le premier à le lire. La lutte est donc engagée entre Paramount et Warner.

Quoiqu'il en soit, le cinéophile impatient devra se contenter pour l'instant de revisiter l'univers du cinéaste, soit une douzaine de films. Il fut longtemps question dans un numéro antérieur (*Séquences*, no 129) des particularités du style de Kubrick. Mais après avoir revu l'intégralité de son oeuvre, une nouvelle approche

s'est imposée à mon esprit, une observation inusitée et parfois troublante : j'ai remarqué combien d'événements étranges et importants se déroulaient dans les salles de bain des films de Kubrick.

Pas tant dans ses premiers films, où le réalisateur débutant se cherchait encore. Je ne peux rien dire de **Fear and Desire**, qui demeure inédit et que Kubrick se refuse de montrer. De toute façon, le film se déroulait à l'extérieur et se concentrait sur une patrouille de quatre soldats. **Killer's Kiss** n'est présentement disponible que sur VHS et la seule salle de bain est celle occupant une partie du minuscule appartement du boxeur : ce dernier se fait la barbe en regardant par la fenêtre une jeune fille qui vit dans le logement d'en face. Aucune scène de toilette mémorable ne vient ponctuer le vol minutieusement préparé par Sterling Hayden dans **The Killing**. Ce drame policier bénéficie cependant d'un somptueux transfert laser dans la collection «Criterion», qui accorde le même soin à son édition de **Paths of Glory**, un fait de guerre se déroulant dans les tranchées françaises en 1916. Les contrastes du noir et blanc n'ont jamais été aussi bien rendus que sur vidéodisque.

L'avantage des vidéodisques est de pouvoir nous offrir plusieurs options supplémentaires : un commentaire audio isolé sur un canal séparé, des pages de textes (scénario, analyse, découpage technique), des photos de tournage, des documents visuels divers (tests, extraits, documentaires, entrevues) et ainsi de suite. En ce sens, le coffret laser de **2001 — A Space Odyssey**, offert par Criterion, est un bijou d'une valeur inestimable. Il contient un nombre